

Un entretien

Kawkab al-Charq, 2 juin 1933

Le Premier ministre l'a accordé à un journal parisien, et al-Ahrām en a publié hier le résumé détaillé. En le lisant, nous l'avons désavoué, et nous avons hésité entre deux explications : l'une, que l'interlocuteur du Premier ministre n'avait pas bien compris et n'avait pas réussi à représenter fidèlement ce qu'il avait entendu de lui ; l'autre, que le Premier ministre lui-même était épuisé et que la maladie s'était interposée entre lui et la bonne maîtrise de ce qu'il disait. Nous avons en tout cas préféré laisser cet entretien un jour ou une partie du jour, dans l'espoir que le Premier ministre le lirait et le corrigerait, et que les ministres eux-mêmes ici le liraient et le corrigeraient. Nous n'avons pas voulu être sévères avec l'homme et lui reprocher des choses qu'il n'a peut-être pas dites, ou qu'il a dites alors qu'il était malade.

Mais le journal de Sidqi Pacha est irrité et mécontent que les journaux de l'opposition n'aient pas prêté attention à cet entretien et ne l'aient pas soumis au commentaire et à l'analyse — ou plutôt, disons que le journal de Sidqi Pacha est satisfait de cet entretien, ravi de certaines choses qu'il contient, y voyant un augure de longue durée et un bon présage pour la relation entre le Ministère actuel et les Anglais. Il consigne contre les journaux de l'opposition leur silence sur cet entretien, et considère que ce silence est la preuve que les journaux de l'opposition ont été frappés de mutisme par l'entretien de Sidqi Pacha et réduits au silence — qu'ils ne savent pas quoi dire.

Et bien que nous n'ayons jamais eu bonne opinion de l'habileté de ceux qui écrivent dans ce journal ni de leur loyauté envers le Premier ministre, nous n'aurions pu imaginer qu'ils tomberaient à un tel niveau de naïveté et atteindraient un tel degré de faiblesse que celui d'un homme qui se noie et s'accroche à des brins de paille pour chercher son salut et sa survie. Il n'y a rien de valable dans l'entretien de Sidqi Pacha et rien de nouveau. Et si l'on doit trouver quelque chose dans cet entretien, il n'y a que ce qui indique clairement que l'homme est toujours épuisé et à bout, et que le bien — tout le bien — réside dans le fait qu'il écoute le conseil du Morning Post et se repose vraiment, sans combiner le repos avec la conduite des affaires publiques, car sa santé ne le lui permet pas et ne lui en donne pas la capacité. Et que pensez-vous d'un homme qui souhaite parler des Capitulations et affirme à son interlocuteur que les Capitulations sont devenues inutiles des points de vue financier et judiciaire ?

Inutiles à qui ? Aux Égyptiens ? Qui a jamais prétendu que les Égyptiens ont bénéficié ou peuvent bénéficier des Capitulations d'un quelconque avantage financier ou judiciaire ? Quand l'homme enchaîné a-t-il jamais profité de ses chaînes ? Quand l'homme portant un lourd fardeau a-t-il jamais profité de son lourd fardeau ? Quand l'homme entravé a-t-il jamais

profité de ses fers et de ses entraves ?

Aux étrangers ? Quelle plus grande absurdité que le déni de celui qui nie que les étrangers tirent des Capitulations des avantages financiers et judiciaires ? Les Égyptiens demandent-ils l'abolition des Capitulations pour une autre raison que parce qu'elles profitent aux étrangers — excessivement — et nuisent aux Égyptiens — excessivement ?

Ce qu'a dit le Premier ministre n'est donc pas un discours — que les Capitulations sont devenues inutiles du point de vue financier et judiciaire — mais les divagations d'un homme malade émanant d'une personne épuisée et à bout, dans lesquelles il ne faut pas chercher un sens juste ni une opinion cohérente. C'est pour cette raison que nous avons éprouvé de la compassion pour le Premier ministre et n'avons pas voulu nous attarder sur cet entretien, et nous avons souhaité que le Ministère eût remarqué la faiblesse qu'il contient et eût publié un communiqué le corrigeant ou le démentant. Et que pensez-vous d'un homme qui se voit lui-même, et que les gens voient, comme le plus grand des Égyptiens — Dieu nous pardonne — ou plutôt comme le plus capable et le plus brillant des hommes politiques dans la politique et ses entretiens, qui lorsqu'il parle à un journaliste parisien lui affirme que la nation égyptienne souhaite abolir les Capitulations, mais préfère les abolir progressivement, peu à peu, étape par étape ? Et quand a-t-il jamais relevé de la bonne politique et de la prudence politique, de l'habileté et du savoir-faire, de dire de telles choses à la presse — même si c'était la vérité incontestable ? Et au nom de qui le Premier ministre prononce-t-il ces paroles ? Et qui a dit au Premier ministre que la nation souhaite abolir les Capitulations peu à peu et progressivement ? Ou bien prétend-il être la nation, et que chaque fois qu'il a une opinion c'est l'opinion de la nation — même quand cette opinion est celle d'un homme malade ? Et que pensez-vous d'un homme qui parle à un journaliste parisien et ne se gêne pas pour dire que nous attendons que la Grande-Bretagne finisse avec ses préoccupations avant de résoudre les questions en suspens entre elle et nous, puis que nous lui demanderons ensuite de nous aider à abolir les Capitulations ? Est-ce là le discours d'un homme qui ressent vraiment ce que son pays mérite en termes de dignité et d'honneur — nous attendons que la Grande-Bretagne finisse avec ses préoccupations ? Et pourquoi la question égyptienne ne figurerait-elle pas parmi ces préoccupations ? Et pourquoi les autres préoccupations prendraient-elles le pas sur la question égyptienne ? Est-ce une courtoisie que nous témoignons aux Anglais ? Ou est-ce de l'arrogance de la part des Anglais envers nous et du mépris de leur part pour nous ? Si c'est le premier cas, comme nous traitons généreusement les droits de l'Égypte et comme nous tenons à l'approbation des Anglais. Et si c'est le second cas, comme nous sommes petits à nos propres yeux et comme nos affaires nous pèsent peu. Mais celui qui parle est le Premier ministre, et le Premier ministre — comme vous le savez — est épuisé et à bout, et il ne lui est pas facile à tout moment de peser ce qu'il dit. Et s'il était vraiment capable de peser ce qu'il dit, il aurait honte de parler à un journaliste parisien et de lui affirmer que nous attendons que

notre accord avec les Anglais soit conclu pour leur demander de nous aider à abolir les Capitulations. Peut-être l'épuisement a-t-il fait croire au Premier ministre qu'il effrayait les Français par cet avertissement et remplissait leurs cœurs de terreur en leur annonçant que nous nous mettrions d'accord avec les Anglais puis solliciterions leur aide pour abolir les Capitulations. Mais l'épuisement a fait oublier au Premier ministre que cela ne devrait pas être dit même si c'était vrai, parce que c'est incompatible avec la dignité, l'honneur et l'intérêt politique, et parce que cela inspire aux étrangers que nous ne serons pas capables d'abolir les Capitulations sans l'aide des Anglais, et que nous offrirons notre accord avec les Anglais comme moyen — ou si vous préférez, appelons-le un pot-de-vin — pour nous permettre d'abolir les Capitulations. Mais celui qui parle est le Premier ministre, et le Premier ministre est allé à Versailles pour se reposer et non pour s'occuper de politique et de ses entretiens — il est trop épuisé pour parvenir à être dans le juste dans ces entretiens.

Et que pensez-vous d'un homme qui parle à un journaliste parisien et lui affirme que nous sommes en négociations continues avec les Anglais pour résoudre les questions en suspens, et qui oublie — et combien la maladie pousse à l'oubli — qu'il a nié, avant de quitter l'Égypte, qu'il y ait des négociations entre lui et les Anglais ? Et il l'a nié parce que le Foreign Office britannique lui-même l'avait nié de façon catégorique, contraignant ainsi le Premier ministre à le nier également. L'explication la plus probable est que l'homme n'entendait pas suggérer des négociations continues entre lui et l'Angleterre au sens où il y en a eu depuis les négociations Milner — il voulait dire la continuité du désaccord entre les deux pays et les tentatives de parvenir à un accord, mais la maladie s'est interposée entre lui et la félicité de l'expression et la précision du terme. Puis son journal est venu exploiter cette faiblesse et a prétendu qu'il y a un cheikh derrière le dôme comme dit le peuple, ou qu'il y a derrière la colline ce qu'il y a derrière elle comme le disaient les anciens. Puis il s'est mis à dramatiser et à exagérer dans la dramatisation, prétendant posséder des connaissances et des secrets des négociations qu'il ne pouvait pas divulguer ni rendre publics, parce que les circonstances politiques ne le permettaient pas. Permettez ! Nous jurons que si le Premier ministre, ses partisans et son journal possédaient la moindre connaissance sur les négociations, ils n'auraient pas gardé le silence quant à la diffuser, la répandre, l'exploiter et l'over-exploiter. Non — ces gens n'ont rien sinon des mensonges dont les neuf dixièmes sont de vœux pieux et un dixième est suspendu au jugement du destin.

Ce qu'il y a de plus savoureux dans ce savoureux entretien est la sympathie du Premier ministre pour la France et ses félicitations à celle-ci de n'avoir pas possédé l'Égypte. J'avoue que j'essaie de trouver un sens à ces paroles sans y parvenir — et qui sait, peut-être le journal de Sidqi Pacha peut-il expliquer ces paroles dont je ne doute pas que les Français les aient lues et qu'elles les aient fait rire et secouer la tête et les épaules.

Puis le Premier ministre a parlé de la dette et n'a rien dit de nouveau, n'a rien fait, n'a montré ni force ni résolution, mais n'a montré que faiblesse, peur et supplication, et a fondé son espoir dans la franchise des Anglais et l'aide des Anglais — parce qu'ils partagent le point de vue de l'Égypte et soutiennent l'Égypte dans le paiement en papier et non en or. Tel est l'entretien que le Premier ministre a accordé au journal parisien, que nous avons désavoué et à l'auteur duquel nous avons éprouvé de la compassion qu'il fût soumis au commentaire et à l'analyse.

Tel est l'entretien dont le journal de Sidqi Pacha prétend que les journaux de l'opposition ont fui l'explication et l'interprétation parce qu'il contient une mention des négociations et une preuve de longue durée. Le journal du Ministère a-t-il fait preuve d'ignorance dans cette sottise, ou cherche-t-il à détourner la presse de l'affaire des missionnaires et de ce dans quoi le ministre de l'Intérieur s'est embourbé — une faiblesse sans aucune vigueur, des nouvelles qui ne représentent pas la vérité, et des promesses dont on ne peut espérer l'accomplissement ?

On dit que si la parole est d'argent le silence peut être d'or, et on dit qu'un ennemi sage vaut mieux qu'un ami ignorant. Mais ces maximes populaires répandues et éternelles ont quelque chose d'étrange — les gens y croient tous, les gens y adhèrent tous, et les gens les violent tous. Quant au Premier ministre, il est excusé s'il les a oubliées ou s'il a agi à leur encontre, car il est épuisé et à bout. Et quant au journal du Premier ministre, il est excusé s'il les a oubliées ou a agi à leur encontre, car il est un noyé qui cherche son salut.